

CLAUDE BRIXHE—MARC WAELKENS\*

UN NOUVEAU DOCUMENT NÉO-PHRYGIEN AU MUSÉE  
D'AFYON

Au musée archéologique d'Afyon, Marc Waelkens a trouvé en 1973, au cours de ses travaux en Phrygie pour le corpus des «stèles à porte» (doorstones, Türsteine), ouvrage actuellement sous presse<sup>1</sup>, une épitaphe grecque inédite comportant une malédiction néo-phrygienne<sup>2</sup>.

Il s'agit d'un monument rectangulaire, taillé dans un bloc de marbre blanc veiné de rouge des carrières de Dokimeion<sup>3</sup>. Son dos a été travaillé à la pointe, tandis que les côtés et la face sont dressés à la gradine. Ce traitement indique que le monument — comme le groupe de pierres tombales à fausse porte qu'il imite et dont il sera question plus loin — fut à l'origine encastré dans un ensemble funéraire plus grand.

La face du monument se compose d'une fausse porte et d'une partie supérieure légèrement en saillie, ornée d'un fronton triangulaire en relief. La porte, comportant deux paires de panneaux, représente, comme le montre l'orientation du trou de serrure<sup>4</sup>, malgré l'absence d'un couvre-joint, une porte à deux vantaux. Les panneaux du battant gauche sont vides, ceux du battant droit contiennent en haut une plaque de serrure quadrangulaire à côtés sphériques, ornée de feuilles de lierre aux angles, et en bas un anneau de porte. Deux quarts-de-rond et une doucine droite assurent le passage de la porte au relief du fronton en saillie. Celui-ci est

\* Aangesteld Navorser N. F. W. O.

<sup>1</sup> M. Waelkens, *Die kleinasiatischen Türsteine I-II*. Nous remercions vivement M. Hikmet Gürçay, ancien Directeur Général des Monuments et Musées, ainsi que M. Ahmet Topbaş, ancien Directeur du musée archéologique d'Afyon, et son Assistant, M. Bedri Yalman, pour les autorisations et l'aide qu'ils ont accordées à M. Waelkens lors de ses travaux en Phrygie en 1971 et 1973.

<sup>2</sup> Le monument ne porte pas de numéro d'inventaire. Il figure dans le recueil de M. Waelkens sous le numéro 470.

<sup>3</sup> Pour une description du marbre de Dokimeion, voir L. Robert, *J. Savants* 1962, 78—121; J. Röder, *JDAI* 86, 1971, 253—311; D. Monna—P. Pensabene, *Marmi dell'Asia Minore*, Rome 1977, 28—77.

<sup>4</sup> Voir à ce sujet A. Gaheis, *JOEAI* 26, 1930, Beiblatt 231—248.

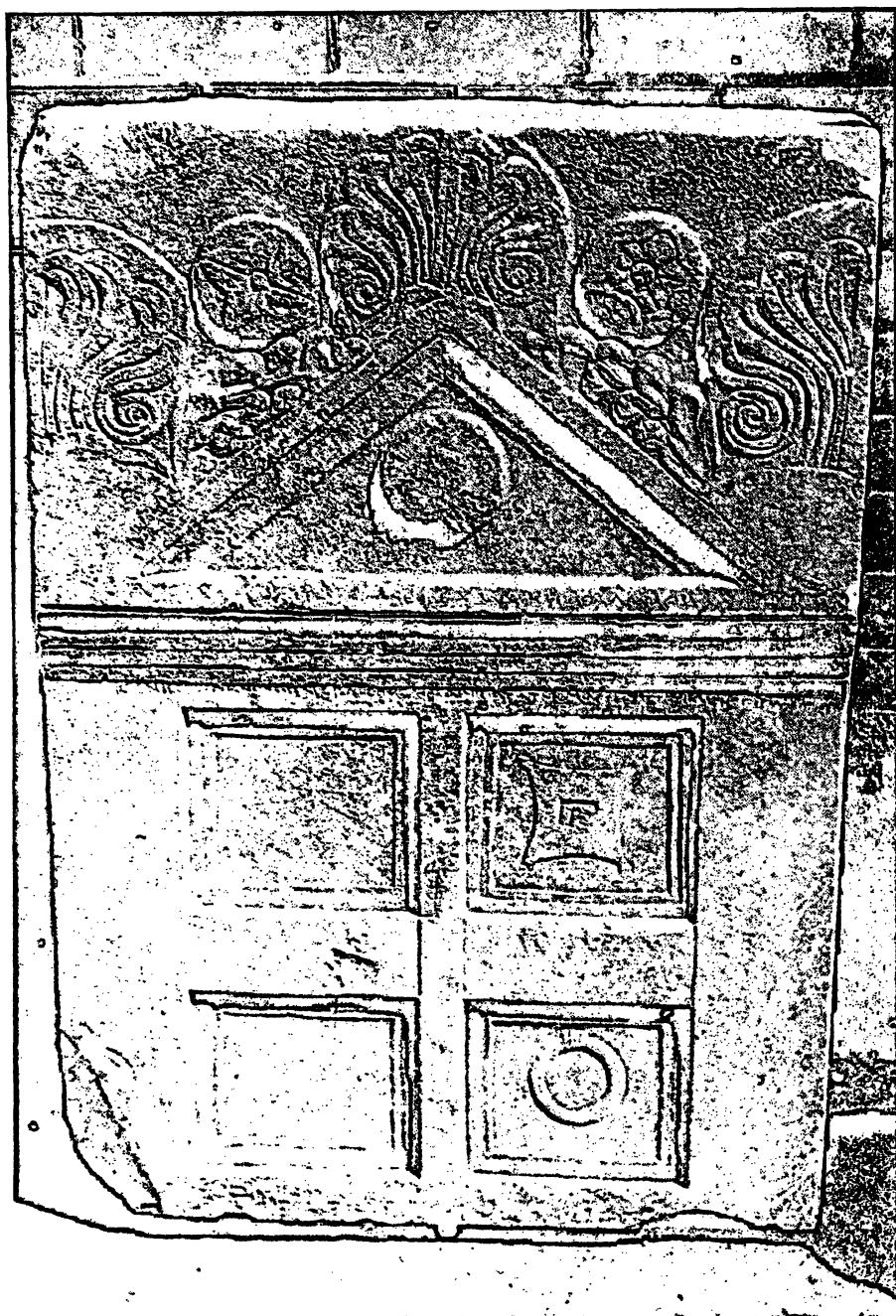
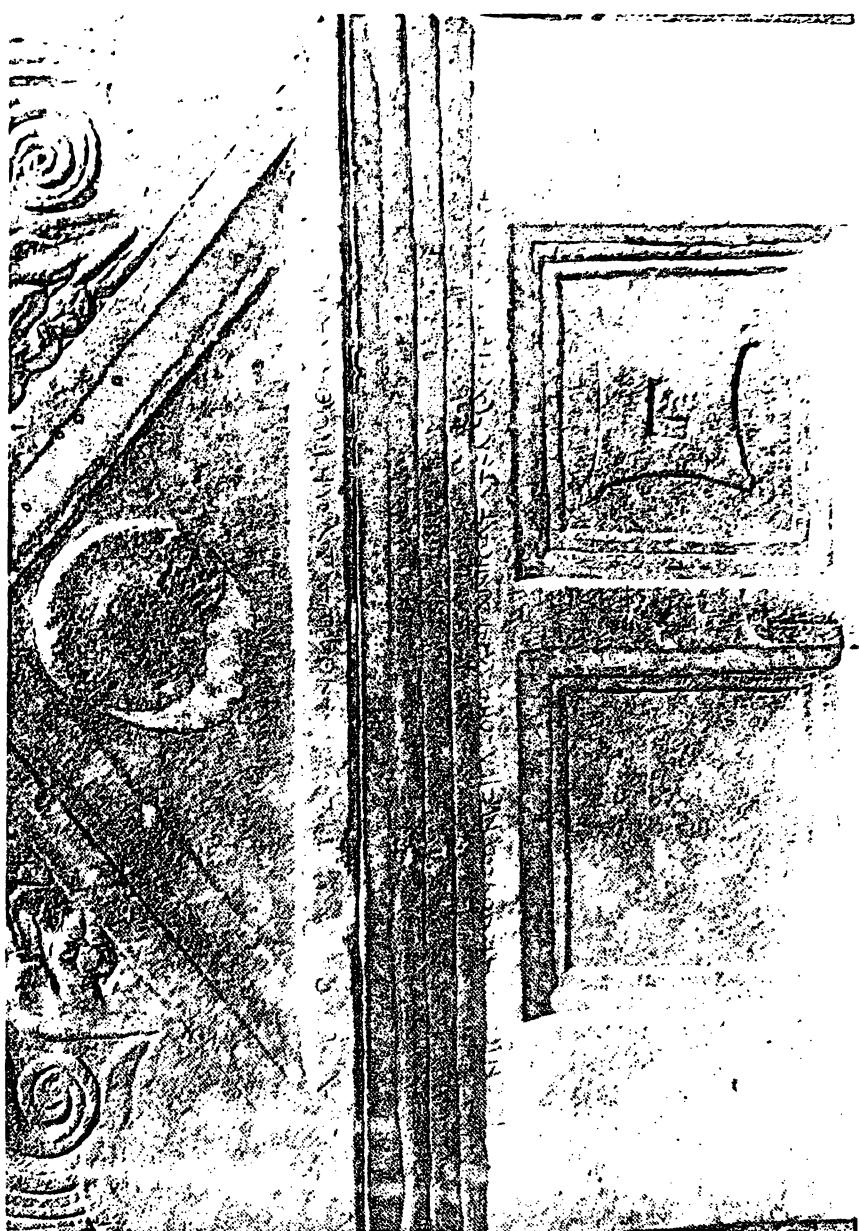


Planche I



orné au milieu d'un bouclier et pourvu de grands acrotères à palmettes en éventail. Des branches de feuilles et de fleurs courent au long des rampants. Au-dessus d'elles se trouvent deux plaques rondes, décorées d'une rosace à quatre pétales à gauche, et d'une rosace en forme d'étoile à droite.

Selon le musée, la pierre fut trouvée à Çay, petite ville à 52 km au sud-est d'Afyon. Quoique Çay ne soit pas d'origine antique, la ville fut déjà identifiée à tort avec Ipsos<sup>5</sup>, située en réalité à Sipsin<sup>6</sup> (10 km au nord d'Afyon), avec Julia<sup>7</sup>, qu'il faut certainement chercher près de Çay<sup>8</sup>, avec Holmoi<sup>9</sup>, qu'on situe près de Karamikkaracaören<sup>10</sup> (15 km au sud-ouest de Çay), ou avec Theiou Kômé<sup>11</sup>. Ses inscriptions proviennent en partie de Karamikkaracaören<sup>12</sup>, et probablement aussi de la ville de Julia. Toutefois, même des inscriptions de Synnada (45 km plus à l'ouest) sont encastrées dans un pont sur la route reliant Çay à Bolvadin<sup>13</sup>. Nous supposons d'ailleurs que notre monument provient lui aussi du territoire de Synnada ou de la région adjacente, puisqu'il imite un type de pierres tombales à fausse porte, fabriquées dans un atelier près des carrières de Dokimeion, mais répandues surtout, ou même uniquement, à Synnada ou sur son territoire (voir plus loin).

\*

\* \* \*

<sup>5</sup> D. Hogarth, JHS 11 (1890), 252–253; W. M. Ramsay, *The Cities and Bishoprics of Phrygia II*, Oxford 1897, 421, 748; R. Kiepert, *Formae orbis antiqui VIII*, Berlin 1901, 12 b; W. M. Calder, JRS 2, 1912, 237–239; W. M. Ramsay, *The Social Basis of Roman Power in Asia Minor*, Aberdeen 1941, 298; W. M. Calder–G. E. Bean, *A Classical Map of Asia Minor*, Ankara 1958; C. G. E. Haspels, *The Highlands of Phrygia I*, Princeton 1971, 148–150.

<sup>6</sup> Voir récemment J. Strubbe, *Ancient Society* 6, 1975, 236–239.

<sup>7</sup> E.g. Ramsay, *The Cities and Bishoprics of Phrygia II*, 748 (avec réserves); E. Honigmann, *Byzantion* 10, 1935, 648; H. Treidler, *Der kleine Pauly II*, 1967, 1451, s.v. Ipsos; Haspels, o.c., 148–149.

<sup>8</sup> Cf. W. M. Calder, JRS 2, 1912, 239; M. H. Ballance, AS 19, 1969, 145; Th. Drew-Bear–W. Eck, *Chiron* 6, 1976, 302, n. 36.

<sup>9</sup> W. J. Hamilton, *Researches in Asia Minor, Pontus and Armenia with some Account of their Antiquities and Geology II*, Londres 1842, 182; W. M. Ramsay, JHS 8, 1888, 488; le même, *The Historical Geography of Asia Minor*, Londres 1890, 140.

<sup>10</sup> J. G. C. Anderson, JHS 18, 1898, 109–110; W. M. Ramsay, CR 19, 1905, 426; Kiepert, o.c., 12 b; W. Ruge, RE VIII, 1913, 2136–2137, s.v. Holmoi 1 (avec réserves); D. Magie, *Roman Rule in Asia Minor II*, Princeton 1950, 790; Calder-Bean, o.c.

<sup>11</sup> W. Tomaschek, *Zur historischen Topographie von Kleinasien im Mittelalter*, SB Wien 124, 1891, 84; voir à ce sujet W. Ruge, RE V A 2, 1934, 1613, s.v. Theiou Kôme.

<sup>12</sup> Cf. Anderson, o.c., 110, n. 2.

<sup>13</sup> Cf. L. Robert, *Hellenica VII*, Paris 1949, 219.

Dimensions: 1 m × 0,75 m. Epaisseur: de 0,16 m (en bas) à 0,20 m (en haut). Une inscription a été gravée en bas du fronton (l.1; partie gauche endommagée) et sur la traverse supérieure de la porte (l.2). Hauteur des caractères: 0,9 cm. Ecriture cursive, avec quelques ligatures. Forme de l'upsilon: υ.

Αριστόξ[ενος] ιδ[ι]ω πενθερῷ Ἀδυμήτῳ Θαλαμείδᾳ ιος νι σεμον κνουμανει κακον αδακετ αινι σα τ[ο]υ τεαμας, τι ετιττετικμενος ειτου<sup>14</sup>

Ligne 1. ιδ[ι]ω: la partie inférieure des lettres pointées est encore visible. πενθερῷ: seule la haste gauche du pi est conservée.

Ligne 2. τ[ο]υ: en pareille place (cf. infra), seuls το et του sont actuellement attestés<sup>15</sup>. Compte tenu de l'espace entre τ et υ et du petit trait oblique qui part du sommet de l'upsilon vers la gauche, il se peut qu'il y ait eu là une ligature ο + υ, semblable à celle qui figure à la fin de la ligne.

### Texte grec

«Aristoxénos, pour son beau-père Adumétos, fils de Thalameidas». Il faut sous-entendre une expression telle que κατεσκεύασε τοῦτο τὸ μνήμα; pour une telle formulation dans la région, cf. MAMA 4, n° 23, 24, 28, 251 . . .

Ἀδυμήτῳ n'est autre que le nom héroïque Ἀδυμῆτος, employé comme nom de personne<sup>16</sup>, avec anaptyxe. En grec ce phénomène est rarement attesté dans l'écriture<sup>17</sup>. En Asie Mineure, en l'absence d'un recensement exhaustif, toute conclusion est présentement impossible; mais on observe ici et là une tendance sporadique (variante sociale et/ou ethnique?) à ouvrir les groupes consonantiques hétéro- aussi bien que tauto-syllabiques. Selon le processus le plus banal, le timbre de la voyelle insérée est celui d'une voyelle adjacente, cf. Καλαπούργιος (Lycaonie,

<sup>14</sup> Le dernier recueil des inscriptions néo-phrygiennes est dû à O. Haas, Die phrygischen Sprachdenkmäler (= Ling. Balk. X), Sofia 1966, 114–129. Cl. Brixhe a continué sa numérotation dans Verbum I, 1978, 1, 5–7, où l'on trouvera les n° 111–114. Notre nouveau texte portera donc le n° 115. Le numéro qui accompagnera la citation d'un document néo-phrygien renverra aux deux publications susmentionnées.

<sup>15</sup> Il n'est cependant pas exclu qu'une nouvelle inscription nous livre un jour la forme τυ, cf. en 62 σεμνν κνυμανει κακυν pour les habituels σεμουν (ou σεμον) κνουμανει κακουν (κακον).

<sup>16</sup> Cf. F. Bechtel, Die historischen Personennamen des Griechischen bis zur Kaiserzeit, Halle 1917, 571.

<sup>17</sup> Voir M. Lejeune, Phonétique historique du mycénien et du grec ancien, Paris 1972, 287.

MAMA 8, n° 255), Κλαπορινίω (ibid., MAMA 7, n° 175), Ἀνδερέα (Cilicie, MAMA 3, n° 241) . . . C'est naturellement le cas ici, puisque, à cette époque, Y et H sont deux graphèmes utilisés pour /i/.

Le père d'Adumétos porte un nom, Θαλαμείδας, qui ne semble pas encore attesté. Θάλαμος, en revanche, est assez répandu à l'époque romaine. On le rencontre, par exemple, en Phrygie (Afyon, MAMA 4, n° 23), en Béotie (Hyettos, IG VII, 2808), en Attique (IG II<sup>2</sup>, 1776, 1811, 1973 . . .), etc. Ajoutons que le composé Εὐθάλαμος est connu en Egypte<sup>18</sup>.

Avec Θάλαμος, nous avons affaire à un appellatif employé comme sobriquet. Les sens de Θάλαμος qui se prêtent à un tel transfert ne manquent pas et il est évident que les connotations de l'anthroponyme pouvaient varier avec les individus et les régions. Le mot n'était probablement pas inconnu des Phrygiens: a) si, comme le propose L. Zgusta (dans un article à paraître dans *Die Sprache*), la glose d'Hésychius Κύβελα· ὅρη Φρυγίας καὶ ἄντρα καὶ θάλαμοι est à comprendre «Kubela, montagne de Phrygie avec ses grottes et ses niches (cultuelles)»<sup>19</sup>, elle pourrait se référer à un emploi local de Θάλαμος («niche cultuelle abritant la statue de Cybèle ou ses symboles»), qui est attesté ailleurs. b) Le terme voisin θαλάμη était sans doute utilisé, en Phrygie occidentale au moins, avec le sens de «chambre funéraire», cf. θαλαμεῖν (dat.) dans une inscription grecque (n° 1)<sup>20</sup> trouvée à Zemme (un peu au nord d'Altıntaş) et θαλαμεῖ (dat.) dans la partie phrygienne d'une bilingue (n° 4) vue jadis à Sülmenli (légèrement au S.E. d'Afyon)<sup>21</sup>.

Θάλαμος est pourvu ici du suffixe -ίδας/-ίδης, dont l'apparition dans les sobriquets ou les composés est banale.

En Asie Mineure, la présence, dans une inscription d'époque impériale, d'un anthroponyme sous une forme non ionienne-attique n'est pas rare, cf. Φιλίτας (Pont)<sup>22</sup>, Δαμοφύλα<sup>23</sup>, Θεοφύλα<sup>24</sup>, Ἡρακλείδα<sup>25</sup> (Pamphylie), Λεωνίδα (Cilicie)<sup>26</sup>, etc. Accueilli ainsi au gré des courants économiques ou culturels, le nom a conservé sa forme originelle:

<sup>18</sup> Voir Fr. Preisigke, *Namenbuch* . . ., Heidelberg 1922, s. v.

<sup>19</sup> Autre interprétation par Cl. Brixhe, *Die Sprache* 25, 1979, 45, n. 37.

<sup>20</sup> Figurant à tort dans les recueils de textes néo-phrygiens.

<sup>21</sup> Voir en dernier lieu Cl. Brixhe, *Verbum* I, 1978, 2, 5.

<sup>22</sup> J. G. C. Anderson-F. Cumont-H. Grégoire, *Studia Pontica* III 1, Bruxelles 1910, n° 28.

<sup>23</sup> SEG VI, n° 656.

<sup>24</sup> H. Rott, *Kleinasiatische Denkmäler aus Pisidien, Pamphylien, Kappadokien und Lykien*, Leipzig 1908, 366, n° 66.

<sup>25</sup> G. E. Bean, *Bulleten* 22, 1958, 67, n° 80.

<sup>26</sup> P. Romanelli-R. Paribeni, *MA* 23, 1914, 171, n° 120.

il suit alors la flexion du type *νεανίας*, qui a par ailleurs servi à intégrer de nombreux noms indigènes en *-a*<sup>27</sup> et dont le génitif est désormais le plus souvent en *-a* (influence du type en *-ās/-ā* et peut-être aussi – mais accessoirement – d'un modèle dorien).

### Texte phrygien

Comme on le sait, les textes néo-phrygiens – qu'ils accompagnent ou non une épitaphe grecque – sont très stéréotypés et, avec diverses variantes, ils consistent presque toujours en une formule de malédiction à l'adresse d'un éventuel déprédateur. Celui que nous avons ici n'échappe pas à la règle: «que celui qui endommage ce monument ou ce (cette) . . . , soit . . . (e. g. châtié, maudit *vel simile*)». La protase s'achève avec *τεαμας*, l'apodose commence par *τι*. Sur la structure de la phrase, où le relatif n'est pas repris par un corrélatif, on pourra se reporter à Cl. Brixhe, Verbum I, 1978, 1, 15sqq. On consultera ce même article (20) à propos de la particule *νι*, qui confère au relatif sa valeur indéfinie.

Le verbe de la protase, *αδακετ* (19 occurrences, y compris celle-ci), correspond au plus fréquent *αδδακετ* (28 occurrences). Il s'agit d'un composé, avec préverbe *ad*<sup>28</sup>, remontant à i.-e. *\*dhH<sub>1</sub>* et représentant vraisemblablement un subjonctif athématique à voyelle brève (= lat. *afficiat*)<sup>29</sup>.

*Αδακετ* a pour régime direct *κακον* (17 occurrences, y compris celle-ci, contre 37 pour *κακουν*). Il s'agit sans doute d'un adjectif neutre substantivé. On pourrait certes songer à un statut adverbial, mais plusieurs indices s'opposent à cette interprétation. Cl. Brixhe traitera cette question dans une prochaine livraison de Verbum.

La protase comporte ici deux objets indirects (*κνουμανει* et *τεαμας*), précédés d'un démonstratif simple (*σεμον*, datif neutre) ou renforcé (*σα* datif féminin + *του* particule de renforcement)<sup>30</sup> et liés par *αινι* «ou»<sup>31</sup>.

L'extrême fréquence de *κνουμανει* (apparemment datif d'un neutre en *\*-mn*)<sup>32</sup>, qui a ici la graphie la plus répandue, pourrait s'expliquer

<sup>27</sup> Quel que soit le phonème précédent.

<sup>28</sup> Cf. en dernier lieu Cl. Brixhe, Verbum II, 1979, 181.

<sup>29</sup> Voir Brixhe, *ibid.*, 182–183.

<sup>30</sup> Voir Brixhe, Verbum I, 1978, 2, 15sqq., 13sq., 20sq.

<sup>31</sup> Brixhe, *ibid.*, 3–6.

<sup>32</sup> Cf. R. Gusmani, Rendiconti dell'Istituto Lombardi di Scienze e Lettere, classe di Lettere, 92, 1958, 881, et O. Haas, o.c., 76, 105, 252.

par son sens très général de «monument». Il désignerait l'ensemble funéraire auquel appartenait la pierre porteuse de l'épitaphe.

*κνουμανεῖ*, qui est souvent l'unique complément indirect, est, dans notre texte, associé à *τεαμας*, formellement génitif d'un féminin en *-α*. La discordance casuelle entre les deux objets et, à l'intérieur du même syntagme, entre *τεαμας* et son déterminant *σα* (datif) ne surprend pas; elle reflète le déclin du datif en phrygien, où elle n'est pas rare, et elle a de nombreux parallèles dans le grec anatolien de l'époque, où le même phénomène se produit<sup>33</sup>. Mais le radical du mot fait difficulté. On le rencontre dans quatre (et peut-être cinq) autres épitaphes, toujours lié à un premier complément par *αινι*<sup>34</sup>:

αιναδατεαμας (n° 14)  
αινιτιαμας (n° 87)  
αινιτε(α)μ[α] (n° 102)  
αινιατε(α)μας (n° 112)  
αινια[τεαμα(ζ)]? (n° 43)

Si 87 et notre nouveau texte sont clairs et invitent à poser un thème *τεαμα /τιαμα*<sup>35</sup>, les autres contextes semblent suggérer l'existence d'une seconde forme: *ατεαμα*<sup>36</sup>. Serions-nous en présence de simples doublets, avec passage phonétique d'*ατεαμα* à *τεαμα*<sup>37</sup>, ou le premier serait-il un composé forgé à partir du second et à l'initiale duquel on retrouverait le *ad-* signalé supra à propos d'*αδακετ*? Quoi qu'il en soit, ce terme, qui n'est pas attesté jusqu'ici en Phrygie orientale, devrait avoir une signification plus restreinte que *κνουμανεῖ* et désigner une partie seulement du monument ou de son environnement.

L'apodose commence avec *τι*, qui est sans doute à identifier comme une particule d'insistance<sup>38</sup> portant sur la périphrase verbale suivante.

Cette dernière, selon une formulation bien attestée (ainsi n° 2, 19, 26 . . .), se compose du participe parfait d'un verbe composé (à pré-

<sup>33</sup> Cf. Brixhe, Verbum I, 1978, 2, 14, 16, 20.

<sup>34</sup> Les séquences sont données ici — comme sur les pierres — en *scriptio continua* pour éviter tout *a priori*.

<sup>35</sup> Le flottement *e/i* procède, à l'évidence, d'une neutralisation, en hiatus, de l'opposition grecque *et sans doute* phrygienne */e-i/*, cf. déjà Brixhe, in Le déchiffrement des écritures et des langues (Colloque du XXIXe Congrès International des Orientalistes, présenté par J. Leclant), Paris 1975, 73.

<sup>36</sup> Déjà Calder et Gusmani, voir Brixhe, Verbum I, 1978, 2, 4.

<sup>37</sup> Dans ce cas, on devrait rejeter *a priori* l'hypothèse de Haas (o. c., 77 et 214), qui, au suffixe près, fait remonter notre mot au même étymon que le grec *σῆμα*. Comme on le sait, l'étymologie de ce dernier est d'ailleurs discutée.

<sup>38</sup> Cf. Brixhe, Verbum I, 1978, 1, 8sqq. et notamment 12–14.

verbe ετι-) <sup>39</sup> et de la 3e personne du singulier de l'impératif d'un verbe, ειτου <sup>40</sup> dont le radical et la désinence sont sémantiquement clairs, mais étymologiquement discutés <sup>41</sup>.

\*

\* \* \*

Le traitement des côtés de cette pierre tombale indique nettement qu'elle fut préparée pour être assemblée dans une construction plus grande, dont elle devait former la face antérieure. En outre, notre monument était, selon toute évidence, une imitation locale des monuments à fausse porte d'un des deux ateliers de Dokimeion fabriquant ce genre de pierres tombales. En effet, la présence d'anathyrose, de cavités de scellement ou le traitement très soigné des côtés prouvent que les œuvres de ces ateliers faisaient partie elles aussi d'une construction funéraire rectangulaire, composée d'au moins quatre blocs scellés les uns aux autres <sup>42</sup>. Par conséquent, le terme si répandu de «stèle à porte» n'est plus approprié ici <sup>43</sup>.

Nous avons déjà mentionné qu'on peut constater l'activité de deux ateliers lapidaires à Dokimeion. On peut suivre celle du premier à partir du second quart de IIe siècle p. C. jusqu'au début du dernier quart de ce même siècle. Ses œuvres, normalement de forme rectangulaire, se composent d'une porte à chambranle architravé en bas et d'une partie saillante, décorée d'un fronton en relief, en haut. Une moulure composée relie les deux parties. Dans le tympan figure normalement un bouclier, tandis que des rinceaux au long des rampants relient les acrotères en forme de palmettes. Des deux côtés de la palmette centrale se trouve une rosace.

<sup>39</sup> Voir Brixhe, o. c., 8, 12 et 15.

<sup>40</sup> Cf. les composés αν-ειτου (e. g. n° 14) et αδ-ειτου (e. g. n° 39).

<sup>41</sup> On hésite entre \**H<sub>1</sub>ej* «aller» et \**H<sub>1</sub>es* «être» pour la racine, et entre \**to:d* et \**tu* pour la désinence, voir par exemple H. Pedersen, Hittitisch und die anderen indoeuropäischen Sprachen<sup>2</sup>, Copenhague 1948, 192; Gusmani, o. c., 891; Haas, o. c., 89, 203, 227; F. Bader, BSL 71, 1976, 75.

<sup>42</sup> Voir M. Waelkens, Die kleinasiatischen Türsteine I (voir n. 1): «Einleitung s. v. Tektonik» et Katalog. VI. Phrygien, 17. Dokimeion, Prymnessos, Synnada und die Akarçayebene, s. v. Tektonik».

<sup>43</sup> Comme M. Waelkens l'a indiqué dans l'introduction du livre cité n. 42, presque la moitié des monuments à fausse porte de la Phrygie n'étaient pas des stèles, mais des pierres encastrées dans une construction funéraire en forme de chambre. Pour cette raison, au terme français («stèle à porte») nous préférerons les termes anglais («door-stone») ou allemand («Türstein»), plus «neutres»).

Pour autant que la provenance de ces pierres soit connue, elles proviennent toutes de Synnada<sup>44</sup>, où était localisée l'administration centrale des carrières de Dokimeion<sup>45</sup>. Toutefois, on constate dès le troisième quart du IIe siècle p. C. une très forte influence d'un autre atelier de monuments à fausse porte de Dokimeion, beaucoup plus important que le premier, dont on peut suivre l'activité du deuxième quart du IIe siècle p. C. au début du dernier quart du IIIe siècle. Ses monuments sont répandus à Dokimeion même, dans la ville voisine de Prymnessos et dans la partie adjacente de la vallée de l'Akarçay<sup>46</sup>. Pourtant son plus grand intérêt consiste dans le fait que là, et non dans l'une des villes côtières de la Pamphylie comme on l'a pu croire jusqu'à présent, furent taillés les sarcophages d'apparat de l'Asie Mineure (groupe dit «pamphylien» et groupe de «Torre Nova», sarcophages à colonnes). Cet atelier a probablement absorbé le premier, dont on perd toute trace au dernier quart du IIe siècle<sup>47</sup>.

Notre monument imite encore les œuvres de ce premier atelier et peut être comparé, avant tout, avec quelques exemplaires datant du troisième quart du IIe siècle p. C.<sup>48</sup> Il en résulte qu'il faut le dater de la même époque ou bien du quart de siècle suivant, au plus tard.

<sup>44</sup> Le groupe est constitué par les numéros 466–469, 495–497 et 500 du recueil de M. Waelkens. Les numéros 495–497 proviennent de Suhut (Synnada).

<sup>45</sup> Voir à ce sujet Magie, o. c. I, 50 et 132; L. Robert, J. Savants 1961, 25–26 et 52; Th. Drew-Bear, *Nouvelles inscriptions de Phrygie*, Zutphen 1978, 10, n° 4, et 12, n° 5.

<sup>46</sup> Il s'agit des numéros 472–488, 493–494, 501–502 et 504 du recueil de M. Waelkens mentionné supra.

<sup>47</sup> M. Waelkens rédige actuellement une étude (*Archäologische Forschungen* 1981), dans laquelle il prouve la localisation de l'atelier de ces sarcophages à Dokimeion. Cette origine dociméenne a déjà été proposée par G. Ferrari, *Il commercio dei sarcofagi asiatici*, Rome 1966, 75–79 et 89–95; mais ses arguments furent réfutés avec raison par: K. Schauenburg, *Gymnasium* 74, 1967, 389–390; le même, *ibid.* 75, 1968, 331; H. Wiegartz, *Mélanges Mansel*, Ankara 1974, 376–382. Voir, pour une origine pamphylienne, H. Wiegartz, *Kleinasiatische Säulensarkophage* (= *Ist. Forsch.* 26), Berlin 1965, 42 et 49–51; N. Himmelmann, *Mélanges Mansel*, 46; H. Wiegartz, *ibid.*, 376–382; le même, in J. Borchardt, *Myra* (= *Ist. Forsch.* 30), Berlin 1975, 214–215; G. Koch, *AA* 1974, 306.

<sup>48</sup> Les numéros 468 et 497 de M. Waelkens, o. c.